L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE, 20 JANVIER 1884:

BULLETIN ARTISTIQUE.

IX

Le Carnaval.—Les Cendres.—Rex et sa législation de Cesagne. Les variétés de l'Opéra.—Entente cordiale.—Débiteurs et créanciers sur toute la ligne.—Shylock et Antonio. —Un livre méchant et un méchant livre — Sarah Barnum.—Sous la dictée de Marie Colombier.—L'hystérie de la vengeance.—Le trompe Mess. — Comme-ci, comme-ça. —Un nouveau Fra-Diavolo. Cocoadoo.—Satan portant lunettes. —Miles Blanc et Carrington.—Concert de M. Jules Massyé.—La Estudiantina.—Autre combinaison.—Fermeture de l'Opéra.—Départ de la troupe.—M. Lestellier et la romance du Sommeil.—La soirée de cloture, les Huguenots, sous le patronage d'un Comité de Dames.

Savez vous bien que le Carnaval est infiniment court cette année? C'est le 26 février à minuit qu'il expirera. Quand je dis minuit, je ne suis pas positivement dans le vrai, et j'imagine que même après ce glas du Mardi-gras beaucoup de profanes danseront, carnavaliseront encore. Il sera largement temps, le jour venu, de songer aux Cendres; de rejeter le travestissement du bal pour endosser le cilice, d'oublier les folies de la nuit pour s'arrêter au peu réjouissant *Memento quia pulvis es!*

Pauvre humanité! on supposant qu'elle voulût se faire illusion sur son inanité, le "pourrait-elle? Les Cendres, mais c'est hélas! ce qu'il y a de plus vrai, de plus incontestable dans notre destinée. Nos vanités, nos révoltes auraient beau vouloir s'y soustraire, il y faut venir. Tout passe, tout s'en va, tout s'en retourne en poussière.

Et pour que ce souvenir peu jovial nous soit mieux présent, messieurs de la crémation—dont pour ma part, je ne m'explique pas encore bien l'urgence, l'utilité—veulent, à peine le suprême soupir exhalé, détruire jusqu'au dernier vestige de notre être.

Cette entrée en matière est un peu beaucoup funèbre pour un Bulletin Artistique, me dire-t-on? Je vous le concède. Mais si je vous ai parlé ainsi des austérités qui suivent le Carnaval, c'est afin que vous utilisiez mieux les heures qui restent à vos plaisirs et que vous fassiez riche chère avant d'entrer en Carême.

Il y a temps pour tout, croyez-moi. Les grelots ne sont pas impies, le plaisir est aussi le droit de ceux qui donnent leur vie au travail, à l'accomplissement du devoir. Le travail honnête, ardent, sanctifie bien des choses.

Celui qui pour son peuple n'a que des lois de cocagne, celui qui a voulu infuser ici une vie nouvelle à ce Carnaval mort ou qui se meurt à peu près partout, REX est en route.

L'autre jour, suivi de son pimpant quadrille, il nous envoyait ses salutations et nous rappelait qu'il ne tient que les splendeurs de sa réception aillent en grandissant.

Afin de vous prouver que toujours son règne est béni, et que vous pouvez sans remords lui conserver votre allégeance, il faisait récemment une halte en Terre-Sainte; il datait même de là ses pouvoirs Edits. Il bien, demeurez fidèles à Rex et durant la trop courte périodes de règne qui lui reste pour cette année 1884, conservez-vous en joie, chantez et chantez juste, buvez sec et b n, et dînez chez Lucullus.

Et, souvenez-vous en, pour être le Roi du Carnaval, Rex ne déroge pas seulement les mascarades et les bals. Il veut, il encourage tout ce qui est plaisir intelligent; il demande, il exige que, le moment venu, on renvoie à demain les affaires sérieuses.

Sous toutes les formes que se présente la gaieté saine, Rex la sanctionne, l'appelle, et le théâtre est l'une de ses meilleures formes.

A coup sûr il faut crier: Vivent ces fêtes de joint et de nuit! *Rex, Comus, Momus, Proteus, Tirelli'h Night Revellers, Phasmy Phrolics* qui vous mettent comme du vif-argent dans les veines.

Vivent ces somptuosités laissant bien loin le Carnaval de Venise détrôné, et qui nous mènent ici des flots de population heureuse, riche, toute à cette trop courte jubilation.

Mais enfin tout cela est éphémère; quelques heures et les travestissements disparaissent pour jamais; les splendides chariots voient crouler leurs cartons et redevinrent de simples *floats*, les masques tombent, les torches et les réflecteurs s'éteignent.

Il n'en est pas ainsi du théâtre. Il peut, il doit avoir une vie relativement longue, et ce Roi du Carnaval, dont vous portez les armes, dont vous déployez les banderoles et le drapeau, ce souverain débonnaire, que seul accepte notre République, compte se établir parmi les institutions dont il a la garde et veut la perpétuité.

Si donc il vous sied que sa rentrée dans sa bonne ville de la Nouvelle Orléans soit bien complètement triomphale, veillez à la prospérité de ces théâtres qu'il aime, qui sont l'une de ses manifestations. Mais que dans une population semblable à la nôtre, on laisse froidement closes les portes de l'Opéra, alors que tout un personnel est là qui frappe à la porte, qui ne demande qu'à rentrer en activité, cela n'est pas admissible.

Aussi le sujet de la reprise d'exploitation occupait-il tout les esprits, et tous s'efforçaient de décider les artistes à signer la paix entr'eux et à rallumer les feux de la rampe.

Ce résultat est actuellement obtenu; de nouvel l'Association est constituée, décidée à se multiplier pour vaincre enfin l'indifférence du public.

Les petits débats sont réglés, les animosités se sont tues; les mains se sont rapprochées, étreintes et ce travail coopératif persistera peut être, parce qu'il est intelligent, opportun, parce qu'il vaut mieux encore que le chômage, et enfin parce que voici venir la période de la visite annuelle des étrangers et des recettes forcément sûres.

L'Association sera fidèle à l'engagement qu'elle vient de prendre, celui de conduire la campagne théâtrale jusqu'au 4 mars. Elle n'y renoncerait, j'en suis convaincu, que si le délaissement était complet de notre part; si elle se heurtait à des refus persévérants. Cette déconvenue n'est point à prévoir.

Soyons-y donc, ces artistes tant déçus, tant ballottés, qui, il faut leur rendre cette justice, ont été si sobres dans leurs plaintes, si discrets dans leur appel au public, ces artistes ne vous demandent que six semaines d'existence. Et pour que cette existence là vous paraisse trop courte, ils préparent une œuvre nouvelle, qui a produit grand émoi dans le monde musical, *Le Roi de Lahore* et des reprises de partitions reléguées depuis si longtemps dans les cartons qu'elles ont actuellement toute la saveur de nouveautés.

Les Sociétaires de l'Opéra ne sont pas de ceux qui veulent attirer à eux l'attention par le bruit; pas de ceux qui éventrent toutes les grosses caisses de la réclame, tant ils tapent fort.

Non, ils vous exposent franchement, dignement leur situation, à deux mille lieues de leur pays; ils vous prient de faire pour eux ce qu'eux-mêmes tenteraient de faire pour des artistes naufragés chez eux. En retour de votre appui ils vous offrent leur zèle, leur talent, des spectacles pleins d'attraction et leur vive gratitude.

Les haus emplois témoignent en cela d'une presqu'abnégation. Ils renoncent généreusement, s'il le faut à leurs appointement, mais ils ne sauraient renoncer à faire le bien. Or ce bien à réaliser prend aujourd'hui pour eux une forme particulière, précise; c'est l'amélioration du sort si pénible de tous ces emplois dans l'ombre, qui n'ont pu rien économiser sur leur maigre pitance, d'autant plus que même cellà n'a pu leur être intégralement payée.

Appuyez donc ces hauts emplois dans leur bonne œuvre; faites que les petits puissent au moins se donner le strict nécessaire—leur unique aspiration à cette heure—et le regrettable effet de la chute récente de l'Opéra en sera atténué à Paris, en France.

J'ai dit plus haut, les animosités font désormais silence à l'Opéra, l'apaisement est venu après les colères de la première heure.

Les plus violents eux-mêmes ont réfléchi et comprennent mieux aujourd'hui la position; en prenant connaissances des livres, des budget, ils en ont eu vite l'explication.

Ils se disent qu'un directeur n'est pas un malhonnête homme parce qu'il s'est trompé dans ses calculs et ne peut payer. Cela est évident, et si vous admettiez une conclusion contraire, elle conclurait aussi contre vous, contre vous mêmes qui vous plaignez.

En effet, cette accusation que vous jetiez peut être hier à la tête d'un directeur qui n'a pas pu s'acquitter envers vous, qui a tout perdu, qui reste écrasé de charges, cette accusation pourrait vous être lancée, à votre tour, par le propriétaire, par le boucher, le boulanger, le tailleur qui sont vos créanciers; fournisseurs envers lesquels vous vous êtes engagés de bonne foi, et que, de bonne foi, vous ne sauriez satisfaire.

Et si ceux-là, suivant votre exemple, exercent de la sévérité à votre égard, suspectant, calomniant vos intentions, ils sont, à leur tour, soumis aux mêmes calomnies, aux mêmes soupçons de la part de leurs créanciers, par ils en ont, n'en voient point à vous, et beaucoup peut-être. Ainsi sur toute l'échelle.

Non, la solidarité se rencontre à chaque pas dans notre société; l'insolvabilité de celui-ci est causée par l'insolvabilité de celui-là; je ne puis remplir mon contrat avec vous, parce qu'un tel sur lequel je comptais et avais le droit de compter, n'a pu remplir le sien envers moi. N'est-ce point là un fait de tous les jours?

Les responsabilités s'enchaînent, et le proverbe qui dit qu'on a toujours tort quand on plaide, n'est pas inepte. Dans quelques cas c'est un tort tellement divisé qu'il est singulièrement allégé. Le temps n'est plus où Shylock, pour se payer, tranche une livre de la chair d'Antonio et le plus près du cœur.

Et outrager le débiteur ruiné mais probe, c'est en quelque sorte recommencer l'œuvre sinistre de Shylock. Éternellement vrai le mot du Christ: Que celle qui n'a pas péché, lui jette la première pierre!

J'écrivais plus haut que les animosités s'étaient calmées, les avaient disparu parmi la troupe de M. Défossez. Il n'en est pas toujours ainsi des haines de théâtre. J'en ai connu de redoutables, d'implacables dès le début, et qui cha que soir s'envenimaient chez l'artiste témoin des triomphes du *camarada* détesté. Pourtant je ne sache rien dans l'espèce de tel que la haine qui éclate dans un méchant livre et un livre méchant que je viens de lire: *Sarah Barnum*.

Le chose est signée d'une infâme de l'art, Mlle Marie Colombier, une ratée du Conservatoire, qui se dérate à injurier le talent, Néanmoins on n'est pas dupe longtemps de cette signature. A peine a-t-on entamé cet immonde volume qu'on y reconnaît presqu'à chaque page une main d'homme, celle de M. Jehan Soudan. Presqu'à chaque page, si je écrit, car de ci de là se montre évidemment la touche d'une femme, d'une virago.

M. Soudan, complice de Mlle Colombier, dont il a évidemment en ses notes, a commis une mauvaise action en même temps qu'un mauvais livre.

Vous y trouverez bien par exception quelque mot heureux, un tableau assez habilement dessiné, mais en général, cela est vide, cela n'a pas de cachet littéraire. A peu près dans toute l'étendue de cette ordure vous vous trouves en présence d'un mauvais pastiche du style de Zola, mais sans l'incontestable et immense talent de celui-ci.

C'est même une servile imitation de ses défauts; c'est un plagiat manifeste de sa forme, mais dans ce qu'elle a parfois d'exagéré, d'exubérant comme cliquetis de mots. C'est en effet surtout le mot que M. Soudan dérobe à Zola qu'il ne saurait suivre, bien entendu, dans sa puissante façon de poser un type, de le développer. Il y a là des bavardages insipides, écourants, et par-dessus tout ennuyeux.

Toutes les convenances sont mises de côté, toutes les barrières brisées; jamais l'obscénité, voulue, caressée, détaillée avec amour, avec une crudité bestiale, ne fût poussée plus loin. C'est du Sadisme, et du plus mauvais, du plus repoussant en vérité.

En terminant chaque page, il vous vient je ne sais quel dégoût qui vous met le cœur aux lèvres.

Un pièire livre ne saurait être imputé à crime, mais celui-là est plus qu'une pitoyable œuvre littéraire, c'est une œuvre de méchant, de démon.

On se demande quelle est la cause de cette haine de Mlle Marie Colombier, mais à coup sûr elle est infernale. Le lancement de cette immondice est tout aussi bien un crime que le lancement d'un flacon de vitriol au visage d'une rivale. Il en persiste toujours quelque trace cruelle.

Le Colombier sait qu'il en est quelques uns qui ajouteront foi aux accusations par elles lancées contre Sarah Bernhardt et tous les siens; d'autres chez lesquels le doute tout au moins subsistera, et cela est déjà un commencement de satisfaction pour la furieuse.

A chaque page on sent que le mensonge se drape, se pavane; l'auteur vous fait assister à des scènes que nul, hors les acteurs, n'a pu voir, cela est évident. Qu'importe! les naïfs ne réfléchiront pas, se laisseront prendre; tous les moyens sont bons à une femme possédée de l'hystérie de la vengeance et de l'envie. Et cependant l'inspiratrice de cette mégère M. Soudan écrit, écrit encore. Pouah!

Il jette au grand soleil, froidement, servilement, des lignes, chargées de boue et de poison, qui, il ne peut l'ignorer, seront une longue et cuisante douleur pour la fille de la grande comédienne tout au moins. Et les deux voies—actrice et littérateur—se renforcent de M. Paul Bonnetain, qui commet la plus incolore, la plus pauvre et la plus prétentieuse des préfaces, et croit atténuer sa complicité par ces lignes à la Colombier: "Je me désenvahis si vous ne supposiez pas qu'en raison des intimités pouvant naître de ce livre, il y ait quelque courage à mettre mon nom au-dessous du vôtre." Triste courage.

Et en effet il dépose le long de ce manvais lieu sa préface qu'il termine ainsi:

"Donnez-nous d'autres livres, d'autres documents, c'est la grâce que je vous souhaite, en vous assurant, chère Madame, de ma respectueuse et reconnaissante amitié."—Du respect à une femme qui fait litière de tout, au point d'étaler son nom sur semblable ordure. Mais cela devrait être daté de La Salpetrière; celle-ci devrait être rétablie pour les auteurs de ce parfum.

A la Salpêtrière oui, ma mie, et sans bruit;
Les deux départements en n'est que trop instruit.

—J'ai omis, cette semaine, à plaisers représentations de la troupe Hess, au Théâtre St Charles. Les Grecs avaient bien raison de formuler le premier principe de la philosophie dans ces deux mots: *Gnothi seauton*. "Connais-toi toi même.

La difficile science, en effet! Cites m'en beaucoup qui y soient passés maîtres, dans un monde où les vessies finissent par se croire lanternes et prennent le vent pour la lumière, tant la vanité a eu trompe-l'œil.

Je ne commettrai pas la brutalité d'écrire que les sujets de M. Hess font cette confusion de vessies et de lanternes; cela serait peu courtois et outré d'ailleurs, car il y a dans leur groupe des éléments fort utilisables. Le tout est de les mettre à leur véritable place. Mais, il faut en convenir, ils ne se connaissent pas.

Pourquoi diable ont-ils donc tenté de jouer l'opéra-comique de l'ordre élevé, et jusqu'à l'opéra, s'il vous plaît; *Faust*, par exemple. C'est de l'aveuglement.

L'autre soir, attiré par l'influence qu'exerce sur moi ce titre *Fra Diavolo*, un faible de barbon, direz vous peut-être? je m'étais risqué au St Charles. J'en demande pardon à l'ombre irritée d'Auber. Qu'ai-je écrit là? Non; qui a connu Auber sait qu'il ne peut s'irriter; mais comme un large rire a dû lui venir, s'il a assisté à cette *exécution* là. O Sanson, ô Marwood!

Quand je suis arrivé, au premier acte, Fra Diavolo était à table; et, en bonne conscience, si je n'avais pas connu le titre de l'ouvrage victimé, j'aurais pensé avoir devant moi un ministre protestant quelconque, communiant sous les espèces du pain et du poulet.

J'ai été habitué à voir dans Fra Diavolo un brigand gentil, parfumé, aux allures même féminines quand il le faut, d'une élégance suprême, et je me trouvais en face d'un monsieur aux cheveux désagréablement bouclés, à la figure autoritaire, fatale, et bien peu fait pour satiner Milady, fût elle la plus fantaisiste des anglaises. Et quel chant, juste ciel! lui et les autres!

Je vous le déclare en toute sincérité, il est tel ou tel morceau de cette coquette partition que je aais par cœur, que j'ai chez moi, à leur place, qui indiquent l'esprit d'analyse. Dans la seconde partie, celle du charme qu'elle subit sous le regard et la voix de Faust, trop, beaucoup trop de froideur. Un peu plus de combustible, S. V. P.

Et l'orchestre? Que vous en dirai-je? A peu près impossible de retrouver, de reconnaître le splendide travail de Gounod, malgré les appels au piano faits par le chef. C'est folie assurément d'attaquer *Faust* dans de telles conditions et devant un public auquel cette partition radieuse est familière.

Connais-toi toi même—*Gnothi seauton*. Que la troupe de M. Hess s'en tienne à l'opérette, aux petits opéras-comiques de MM. Gilbert et Sullivan. Là elle est en plein dans son élément, elle doit réussir.

Antrepart elle s'extêne, comme dans le vide, elle se déconsidère. *La Mascotte, Olivette, Pinafore*, soit; mais *Faust, Martha*, non pas. Mlle Carrington ne saurait porter tout ce poids.

—Nous disons souvent aux Etats Unis que les fonctions doivent solliciter l'homme, et non pas l'homme les solliciter. Nos politiciens ne suivent pas précisément ce précepte qu'ils considèrent comme trop platonique, et beaucoup d'entr'eux n'attendent pas que les fonctions convoitées leur viennent, craignant sans doute qu'elles ne restent trop longtemps en route.

M. Jules Mâtéyé—et ici je ne parle plus de la politique à laquelle il est absolument étranger—M Mâtéyé n'a nullement sollicité le Concert vocal et instrumental qu'on lui a préparé. L'offre lui en est venue alors que rien ne la lui faisait prévoir.

En lui-même pareil témoignage d'appréciation et d'estime est toujours flatteur; mais ici le prix s'en double par la position même de celles qui ont voulu organiser la fête. Toutes en effet appartiennent à notre meilleur monde, toutes ont une réelle valeur mutuelle.

Si cette généralité est toujours difficile de réunir un nombre suffisant d'artistes et d'amateurs pour composer un programme varié, attirant. Ici c'est vraiment le fait opposé qui s'est produit. Si l'on eût accepté le concours de tous ceux qui se sont mis à la disposition des organisatrices, on serait arrivé à un nombre de morceaux dont l'exécution se serait prolongé fort avant dans la nuit.

Ce que sera ce programme, je l'ignore, mais les noms des exécutants sont la garantie d'une des plus aimables soirées que nous aurons eues ici.

Pour la partie vocale, on sont Mmes James Nott, née Bouligny, T. S. Kennedy, Ida Riemann Kaiser, Miles Castellanos, Nixon, Jeanne Faure; MM. Jules Mâtéyé, Tracy, Bremer, Lavillebenvre.

Pour la partie instrumentale, Mlle Marie Wolff, Mme. M. Percy Jones, élève de M. Mark Kaiser, violoniste.

Mlle Nixon, M. W. C. H. Eckert, pianistes. Enfin un chœur, composé des amateurs les plus connus de la Nouvelle-Orléans, le tout sous la direction de M. E. Groenvelt, à la salle Grunewald.

En présence d'un bénéficiaire aussi sympathique, au souvenir de l'aide recherchée, cordiale, que son talent a prodigué à tant d'artistes, tant d'amateurs, tant de bonnes œuvres, il n'est pas besoin de rappeler au public quel est son devoir. Ce devoir il le connaît, il le remplira largement et avec bonheur.

La soirée de mercredi prochain restera certainement le souvenir le plus doux de la vie artistique de M. Jules Mâtéyé. L'accueil chaleureux qu'il recevra, sera à la double adresse du chanteur tant goûté, de l'homme tant estimé.

—C'est demain, au Grunewald Hall que se donne le premier Concert des "Etudiants Espagnols Vigaux." Ils sont la seize—guitaristes, mandolinistes, violoncellistes, violonistes—qui arrivent, paraît-il, à un ensemble irréprochable, en exécutant souvent une musique d'un caractère, d'un effet saisissants, et comme expression et comme puissance de sonorité, quoiqu'il ne figure là que des instruments à cordes.

Partout où a paru cette Estudiantina, elle a plu par son originalité, par son irréprochable âpreté, par le talent de quelques-uns de ses solistes.

Je l'ai déjà dit aux lecteurs de l'*Abeille*, les compositions castillanes, andalouses qu'interprètent les Etudiants Espagnols, ont une saveur particulière, elles ressortent de tout ce que nous avons coutume d'entendre, elles sont frappées à leur coin.

Néanmoins ils ne se limitent pas à cette musique du pays natal, à ces souvenirs aimés; ils exécutent aussi les œuvres des grands maîtres de toutes les écoles, et cela en vrais artistes qu'ils sont.

Ils seront secondés dans cette première soirée par Mme G. D'Aquin et M Philip Greulling.

Le programme, divisé en trois parties (12 numéros) porte les noms de Granados, Waltenfeld, Arditi, Tosti, Mozart, Rossini, Schubert, Meyerbeer, Gounod, Flotow, Aubon.

La série de ces Concerts, d'un cachet tout spécial, aura lieu à la Salle Grunewald. Le programme en sera renouvelé chaque soir.

Au moment où j'achève ces lignes j'apprends que la troupe de l'Opéra renonce décidément à son projet d'exploiter le théâre en Association jusqu'au 4 mars, ainsi qu'avis en avait été donné au public.

Des propositions avantageuses lui sont venues de M. Maurice Grau, me dit-on, et elle les a acceptées.

Conformément à ce nouveau contrat, elle donnera donc sa dernière représentation mardi prochain et s'embarquera jeudi pour la Havane, où l'attend, dit-on, une brillante souscription.

En conséquence la première partie de ce Bulletin devient obsolète; mais à cette heure je n'ai plus le temps de la modifier.

Je déplore à coup sûr un départ qui va nous condamner à bien des soirées vides; mais si, comme je dois le croire, il est pour le mieux des intérêts des artistes, je les en félicite sincèrement. Partout où ils iront mes meilleurs souhaits les suivront. Après tant de perplexités, tant de mécomptes, de projets formés, abandonnés, repris et rejetés encore; après des épreuves bien pénibles, bien sombres, il en faut convenir, il est temps qu'ils aboutissent à une situation stable, à la tranquillité, à une éclaircie.

A la suite de cette fermeture, définitive cette fois, quelle perspective s'offre à l'Opéra pour la saison prochaine, celle de l'Exposition 1884-1885? Nul ne le saurait préciser à cette heure. Il est probable pourtant que l'entreprise ne sombrera pas dans ce naufrage dont les épaves vont nous quitter, en emportant, tous, qu'ils n'en doutent point, les sympathies de tous.

L. PLACIDE CANONGE.

P. S.—Je n'ai pu assister à la représentation d'hier soir. On me dit que M. Lestellier a chanté avec supériorité la romance du Sommeil: "*Du pauvre nid, petite fée*; je le crois sans peine; ce délicieux morceau est entièrement dans ses cordes. Il y a là tout un triomphe de demi-teintes.

J'apprends qu'un Comité de Dames a pris sous son patronage la soirée de clôture, soirée de mardi où *Les Huguenots* seront donnés. Une influence que ces dames exercent sur notre société, le zèle chaleureux avec lequel elles ont pris, dans cette occasion, les intérêts des artistes, sont un gage certain que pas un siège ne restera vide. En toute circonstance, on se rendrait à leur appel, mais ici il s'agit, non seulement d'un plaisir à se donner, mais d'une aide précieuse à prêter à des sujets que le besoin talonne et qui ont à faire face à des réglements ne souffrant pas de retard. Dans cette recette de mardi la part du lion sera faite aux petite; c'est encore là un arrangement auquel les grands ont généreusement consenti. Les bénéficiaires n'oublieront jamais cette intervention aussi spontanée qu'elle sera puissante.

L. P. C.

Théâtre de l'Opéra.

Les artistes ayant contracté un engagement au théâtre Tacon de la Havane, la représentation de cloture, *Les Huguenots*—aura lieu mardi prochain. Ainsi que nous l'annonçons dans notre Bulletin Artistique, cette soirée dernière sera donnée sous le patronage d'un Comité de Dames dont l'appui signifie immanquablement succès, succès complet.

Nous croyons savoir que la location de la salle entière est déjà presqu'un fait accompli. Ce sera certainement la plus riche recette de la saison. On ne saurait désirer un plus bel adieu.

Ce soir *Le Prophète*; lundi soir *Les Noces de Figaro*; mercredi *Lucette de Portici* qui produit si grand effet hier. Mardi, pour la dernière Matinée—prix unique de 50 cents, *Lucie de Lammermoor*.

ACADEMIE DE MUSIQUE. — Le drame en cinq actes *Friend and Foe* de M. Bartley Campbell, servira ce soir de début à M. Wm. J. Scanlan, le remarquable comédien irlandais. Le talent de cet artiste se montre partout, mais le role de Carroll Moore est peut-être le plus brillant, le plus complet de son répertoire. Avec M. Scanlan on entendra M. W. H. Power, autre artiste de renom.

Au cours de la pièce M. Scanlan chantera plusieurs ballades irlandaises d'une grande originalité.

GRAND OPERA HOUSE. — Mlle Rose Eytinge ouvre, ce soir, la deuxième semaine de son engagement par le drame célèbre *Rose Michel*, très vif succès parisien.

Au cours de la semaine l'éminente actrice jouera *Led Astray, Felicia* et *Oliver Twist*. Ce répertoire, la valeur de la comédienne et le bon ensemble de sa troupe vaudront certainement de fructueuses soirées et matinées au Grand Opera House.

THEATRE ST-CHARLES.—Le grand mélodrame à spectacle, qui a fait tant de bruit aux Etats-Unis, et que l'on attend ici avec une vive impatience, *The Romany Rye* sera donné ce soir. L'exécution en est confiée à une troupe dont le personnel est immense et où figurent, dit-on, des sujets remarquables. Les cinq actes présentent un intérêt qui ne se ralentit jamais: et l'intrigue si attachante s'en déroule dans de somptueux décors, une mise en scène qui partout a fait fureur. On y remarquera un naufrage et un effet de clair de lune sur la Tamise. Succès assuré.

MUSICAL JOURNAL.—Nous recevons le dernier numéro du "Grunewald's Musical Journal", excellente publication que nous recommandons à nous. Les trois premières pages sont consacrées à des nouvelles artistiques d'un très grand intérêt, sous le rapport musical. Le reste de la livraison contient deux romances et une valse. Le "Grunewald's Musical Journal" est servi mensuellement au prix vraiment modique de 50 cents. Il se compose de 16 pages in-quarto.

La découverte de la 235e petite planète dont nous avons déjà parlé a conduit la *Revue scientifique* à rechercher les noms des astronomes ou des amateurs (certains de ces derniers se sont véritablement distingués) qui ont trouvé ces astres.—On sait que la première Cérès a été découverte par l'astronome italien Piazzi, le 1er janvier 1801, c'est à dire le premier jour de notre siècle. La seconde, Pallas, a été reconnue par l'Allemand Olbers, le 28 mars 1802. Junon ne s'est révélée à Harning que le 1er septembre 1804, et Vesta fut aperçue par Olbers, le 20 mars 1807.

Il nous faut arriver jusqu'au 8 décembre 1845, pour voir Astrée se montrer à Hencke (ne pas confondre ce maître de poste avec le célèbre astronome Encke). Le 1er juillet 1847, cet amateur trouve Hébé, découverte qui est suivie de celle des astéroïdes Iris et Flora, aperçus par M. Hind, astronome-en-chef du *Nautical Almanach*, en août et septembre de cette même année. 1847 semble en effet le point de départ d'une série de découvertes incessantes qui se continuent encore aujourd'hui. 1848 et 1849 en donnent chacune 1; 1850, 3; 1851, 2; 1852, 8; 1861, 10; 1868, 12; 1875, 17; 1879, 20.

Parmi les auteurs de ces découvertes, nous remarquons au premier rang C.-H.-F. Peters, astronome américain, à qui l'on en doit 40. Vient ensuite Palisa, qui en a déjà 38 (sur 100 que l'on a vues depuis mars 1874), et qui probablement arrivera bientôt à la tête. Viennent ensuite 23; Luther, 20; Goldschmidt, 14. M. Goldschmidt est un peintre français qui observait avec une longue vue fixée au dos d'une chaise; Borrelly, astronome adjoint à l'Observatoire de Marseille, 11; Hind, 10; de Gasparis, 9. Pogson, 7; Cooper Henry, 7. Henry et Prosper Henry sont astronomes adjoints à l'Observatoire de Paris, chacun 7. Citons encore Chacornac, qui en compte 6; M. Ferrotin, directeur de l'Observatoire de Nice, fondé par M. Bischoffsheim, qui en a trouvé 5, lorsqu'il était à Toulouse.

Les astronomes français occupent un rang honorable. Ils ont à leur actif des découvertes qu'ils n'ont généralement pas recherché: ou leur en doit 56, c'est-à-dire le quart environ.

D'un travail émanant de l'administration supérieure, de France, il résulte que la moitié environ de la population française vit de l'agriculture; un quart, de l'industrie; un dixième, du commerce; quatre centièmes, de professions libérales et six centièmes de rentes ou de revenus.

Il existe: 9,176,000 propriétaires, cultivant, eux-mêmes, leurs terres et les faisant valoir; 3,522,000 fermiers, métayers, journaliers, et petits propriétaires travaillant aussi pour autrui; 5,032,000 fermiers, métayers, et 513,000 forestiers, bûcherons et charbonniers.

La grande industrie comprend mines et carrières, mines métallurgiques, manufactures et usines, dont vivent 1,130,000 individus. La petite industrie ouvriers ou chefs de métiers, façonniers, etc., travaillant chez eux, avec ou sans ouvriers): 6,003,000.

Le commerce comprend: 780,000 banquiers, commissionnaires et marchands en gros; 1,805,000 marchands au détail, boutiquiers; 1,164,000 hôteliers, cafetiers, logeurs, cabaretiers.—Le personnel des chemins de fer et autres entreprises de transport par terre, fleuves et canaux et le personnel de la marine marchande s'élèvent à 800,000 personnes.

Les fonctionnaires, agents et employés de toutes sortes par l'Etat, le département ou la commune, sont au nombre de 806,000. Et nous trouvons dans les autres professions libérales: culte, 112,000; communautés religieuses, 115,000; professions judiciaires, 156,000; professions médicales, 130,000; enseignement libre, 111,000; artistes de tous genres, 121,000; savants, (hommes de lettres, publicistes), 23,000.

Enfin, le chiffre des propriétaires et rentiers, vivant exclusivement de leur revenu, s'élève à 1,849,000, et celui des pensionnaires et retraités, à 272,000.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 20 janvier 1884.
—Température—Beau temps, hausse du baromètre.

Température du 19 janvier
Thermomètre de J. DUHARIE, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	42	6
Midi	54	12
3 P. M.	50	10
6 P. M.	45	8

Samedi, 19 janvier 1884, 2 p.m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Atlanta	47	Louisville, Ky	32
Augusta, Gia	57	Memphis, Tenn	36
Corsicana, Tex	50	Mobile, Ala	50
Dallas, Ill	18	Montgomery, Ala	48
Chattanooga, Tenn	43	Nashville, Tenn	42
Cincinnati, O	29	New Orleans, La	53
Davenport, Iowa	13	Omaha, Neb	6
Dubuque, Iowa	11	Pittsburgh, Pa	30
Galveston, Texas	46	Savannah, Gia	63
Indianola	46	Shreveport, La	30
Keokuk, Iowa	14	St-Louis, Mo	30
Key West, Fla	77	St-Paul, Minn	1
La Crosse, Wis	5	Vicksburg, Miss	47
Leavenworth, Kas	10	Yankton, D. T	6

Hauteur des eaux au-dessus de l'étiage (eaux les plus basses).

Augusta	19.00	Nashville, Tenn	30.00
Galveston	25.10	New Orleans	3.10
Cincinnati, O	24.00	Omaha, Neb	glace
Davenport, I	glace	Pittsburgh, Pa	4.07
Keokuk, Iowa	glace	Shreveport, La	10.08
La Crosse, Wis	glace	St-Louis, Mo	12.02
Leavenworth, K	glace	St-Paul, Minn	glace
Louisville, Ky	9.11	Vicksburg, Miss	32.0
Memphis, Tenn	17.11	Yankton	glace

Chute du niveau des hautes eaux de 187-1883

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES.

Inscrits au bureau de santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Victor Azerto à Mme Veuve Lena Kern.
Ovide Villeré à Mlle Marie Carmelite Angelote.
John Valentine à Mlle Philippina Horlerbach.
Louis Turner à Mlle Mary Alice.
Francisco Lavarco à Mlle Rosa Matre.

Naissances.

Mme Gus Brown, une fille, 17 juillet.
Mme Patrick Grace, un garçon, 28 oct.
Mme Henry Moore, un garçon, 30 nov.
Mme Alcide Cosso, une fille, 29 déc.
Mme E F Kehnke, un garçon, 16 déc.
Mme James Dandie, une fille, 23 déc.
Mme Emile Kern, Sr, une fille, 20 nov.
Mme John J Ward, une fille, 6 jan.
Mme C G Hoffmann, une fille, 29 déc.
Mme E E Livaudais, une fille, 24 nov.
Mme C F Sheldon, un garçon, 5 jan.
Mme Dorville Hebert, une fille, 21 oct.
Mme Michel Lion, une fille, 12 janvier.
Mme Paul Heinsch, un garçon, 11 janvier.

Décès.

Leonardo Zitto, 4 mois, 148 rue Champs-Elysées.
Mme François Bossine, rue Derbigny, entre Lafayette et Lesseps.
John Dalton, 23 ans, 184 rue Annunciation.
Pierre Badie, 65 ans, 274 rue St Claude.
Mlle Henriette de Neuriss, 76 ans, — rue Bourbon.
Field, 53 ans, Maison de Refuge des Garçons.
James O Moore, 1 mois, 470 rue Dryades.
Leah Queraes, 2 mois, coin des rues Dryades et Napoléon.
Mlle Mary Ellen McCarthy, 19 ans, — rue Sud Liberté.
Mme Charlotte Piffet, 69 ans, coin des rues St Charles et Philippe.
Daniel Webster, 54 ans 54 rue Nord Galvez.
Jean Louis Tiser, 72 ans, Bayou St Jean.
Anna Lamprecht, 3 ans, rue Havane, entre Rocheblave et Dorg nois.
Adam Dennis, 45 ans, coin des rues Dumaine et Lopez.
Mme Elisa Adams, 67 ans, Passe Christian, Miss
Mme Veuve Francis Bossin, 69 ans, 105 rue Hôpital.

Voyageurs arrivés.

CITY HOTEL.

F Mobinard, O J York; H W Shaw, Baltimore, Md; L W Cox, Austin, Texas; A G Houston, Texas; J Finney, St Louis; F G Cosson, Phil; C C Clark, Miss; Rev B Ball, New York; W W Curtis, Wisconsin; H J Phillips, N Y; M E C S Newton, Atlanta, Ga; H A Camp, Atlanta, Ga; W E Montégut, T L McKee, Dr J F Craig, Miss Wm Craig, Miss E Craig, Miss M Craig, St Mary; W E Jefferson, ville; Tom Dignan, jr, Texas; W C Thomas, Tarrebonne; Jacob Caffman, Dayton; G B B Hunt, Mississippi; Mrs Wm Pa ly et femme, Colorado; J L Jaddis et mère, Miss; C C Clapp, N Y; T R Stoking, Chicago; M M Cutis, ris, Michigan; W E Wilkinson, Canton, Miss; C Hunnelly, Dallas; J C Murfery, Chicago; E F Stinson, Rofla'o, N Y; A Kidder, A Ballard, femme et enfant, Miss; R Bradley et tilbor, Chicago; Will Nutting, J ckson ville.

Cour criminelle de district—A la section A., (Juge Roman.)—Geo. Robinson, qui s'est reconnu coupable de vol, a été condamné à trois mois de prison de paroisse.

James Brown a été condamné à un an de détention à la même prison, pour vol.

Michel Dominic, convaincu d'attaque, a été condamné à $15 d'amende ou quinze jours de geôle de police.

M. Félix Boulmay, convaincu d'avoir donné des coups de baleine à M. J. Andrieu, a été condamné à $200 d'amende ou cinq mois de prison de paroisse.

A la section B (juge Baker.)—Abe Collerer s'est reconnu coupable de port d'armes cachées; il a été condamné à $5 d'amende ou quarante-huit heures de prison de paroisse

Julius Burns a été condamné à cinquante sous d'amende ou vingt-quatre heures de prison, pour le même délit.

La cour s'est ensuite ajournée en témoignage de respect pour la mémoire de l'hon. J. L. Tissot.

Cour du recorder Ford.—Giovani Rossini, accusé d'insultes et de menaces; M. Roche, de voies de fait, ont dû donner un cautionnement de $250 en attendant l'instruction.

Horace Pritchard, convaincu d'être dangereux et suspect, a été condamné à $25 d'amende ou trente jours de geôle de police.

Lizzie Taylor a été condamnée à $5 d'amende ou dix jours de geôle de police, pour ivresse et bris du paix.

**Cour du